

**THE FOREST – SPACE OF IDENTITY UNVEILING IN LILIANA LAZĂR’S TERRE  
DES AFFRANCHIS**

**Brîndușa Ionescu, PhD, Research assistant, ”Al. Ioan Cuza” University of Iași**

*Abstract: Just as captivating as a detective story and just as striking as a science fiction one, Liliana Lazar’s first novel, Terre des affranchis (2009) enables the reader to understand the author’s attachment to her Romanian origins, as well as her longing for her motherland, which never ceases to haunt her. The imaginary enables the French writer of Romanian origins, always in search of her identity, to accomplish a real return to the sources, in a Romania seen as an allegorical and mythical realm. The main scenery is represented by the forest, a space inhabited by obscure, malefic forces, and by a mysterious nature, meant to unveil the darkest side of one’s nature. The forest renders the protagonist – Victor Luca – violent and leads him to crime. Even if afterwards he tries to atone for his sins by getting involved in the transcription of sacred texts forbidden by the Communist censorship, there is no redemption. Throughout the book, nature is more than man’s accomplice; it is symbolically an in-between space, a link between the real and the fantastic, between paradise and hell, that is a genuine land of the emancipated (murderers, witches and illegitimate lovers). The village, in its turn caught between the good and the evil, becomes a source of plots and treasons, which explains why it is respected by the criminals and condemned by the innocent. It is the exclamation of one of the inhabitants of Slobozia (“A foreigner! Here is the culprit!”) which best defines the complicity of the villagers, their relationship with alterity. Liliana Lazăr managed to turn her novel into an illustration of a Romania inhabited by simple, vulnerable and instinctive people, searching for an inner freedom, meant to unveil the darkest sides of human identity.*

**Keywords:** *identity, space, forest, curse, rooting*

### **Introduction**

Liliana Lazar est une écrivaine roumaine d’expression française, peut-être moins connue au public roumain, mais qui s’est fait remarquer dans le monde littéraire francophone avec son premier et semble-t-il son seul roman, *Terre des affranchis*<sup>1</sup>. Née dans la région moldave, en 1972, elle a été élevée dans une Roumanie des restrictions communistes. Après avoir fini ses études de Lettres à l’Université « A.I. Cuza » de Iasi, elle a dédié son temps aux traductions et à l’écriture. Quittant le pays, après la chute du régime de Ceausescu, elle s’est installée en France, en 1996. Paru en 2009 aux Éditions Gaïa, le roman *Terre des affranchis* a apporté à son auteur, en 2010, le prix des cinq continents de la Francophonie, le prix Soroptimist de la romancière francophone et le prix de la Radio Télévision Belge Francophone.

Dans des interviews données au *Télégramme* et à *Swissinfo*, Liliana Lazar a expliqué son choix d’adopter le français comme langue d’écriture. Le français a représenté pour elle une ouverture de l’esprit, lui apprenant « à vivre et à être », à conscientiser l’existence d’« une autre réalité que celle vécue en Roumanie ». Si le roumain reste pourtant sa « langue affective », celle de son enfance, « celle de la vérité aussi », le français est la langue qu’elle « habite » et qui l’« habite »<sup>2</sup>, une langue d’évasion et de liberté. La romancière avouait :

<sup>1</sup> L. Lazăr, *Terre des affranchis*, Montfort-en-Chalosse , Gaïa, 2009

<sup>2</sup> Voir G. Adamo, « Liliana Lazar: le français m’a appris à vivre et à être », l’interview donnée pour *Swissinfo*, le 15 octobre 2010, sur le site <http://www.swissinfo.ch/fre/liliana-lazar--le-fran%C3%A7ais-m-a-appris-%C3%A0-vivre-et-%C3%A0-%C3%Aatre/28552402> (consulté le 30 avril 2015).

J'ai compris qu'écrire dans une autre langue que la sienne offrait une liberté, une distance que la langue maternelle, par nature plus affective mais plus pudique, n'autorise pas forcément. Pour moi, le dilemme de la langue ne s'est jamais posé. J'ai toujours su que j'écrirai en français.<sup>3</sup>

*Terre des affranchis* est un roman séduisant, palpitant comme un polar et étrange, inquiétant comme un conte fantastique. En permanente quête identitaire, Liliana Lazar réalise ainsi, à travers l'imaginaire, un retour à la source, dans une Roumanie devenue espace symbolique et mythique, un espace où les légendes populaires se mêlent à des histoires de la religion orthodoxe. Pour son livre, elle a eu deux sources d'inspiration: il s'agit, d'une part, d'une histoire réelle (qui l'a aidée à construire le protagoniste de Victor Luca) et, d'autre part, du village de Slobozia avec sa forêt mystérieuse qui suscite à des violences (qui a servi de décor principal à l'action romanesque). Lors d'une interview, l'écrivaine raconte elle-même l'histoire qui l'a inspirée:

Il y a une dizaine d'années de cela, on a retrouvé en Ukraine un homme qui s'était caché pendant presque soixante ans dans sa maison pour ne pas partir à la guerre. Je me souviens qu'en Roumanie certains le considéraient comme un lâche, alors que d'autres voyaient en lui un résistant. Cette polémique ne m'intéressait pas vraiment. En revanche, le personnage de Victor Luca venait de naître dans mon imagination. Ma principale interrogation était « que fera-t-il après toutes ces années de réclusion ? Sera-t-il meilleur ou pire ?... »<sup>4</sup>

Quant au choix de Slobozia et de sa forêt comme espace de l'action, cela s'explique même par la biographie de Liliana Lazar. Fille d'un garde forestier, elle est née à Slobozia et a vécu pendant son enfance et sa jeunesse à la lisière de la forêt. Cette nature à moitié sauvage, à moitié domestiquée a représenté le domaine privilégié de ses pensées, de ses rêves, l'inspirant à écrire:

J'ai grandi dans un environnement végétal, où la nature était omniprésente, protectrice et étouffante à la fois ; [...] Longtemps ce fut pour moi un refuge, l'endroit où j'allais à la rencontre de moi-même. [...] Pour avoir grandi dans ces lieux, je sais que ces paysages ne sont pas de simples décors qui servent une action humaine. Si mes personnages agissent comme ils le font, c'est bien qu'ils vivent au contact d'éléments qui forgent leur caractère, leurs émotions. Allez à Slobozia, perdez-vous dans sa forêt, plongez dans le lac, vous comprendrez ce que je veux dire !<sup>5</sup>

Ce n'est pas aléatoire alors que Victor Luca entretient lui aussi un rapport particulier avec le bois, dont il connaît chaque branche, chaque pierre, les feuillages et le lac. La complicité de la nature sauvage et la relation avec l'étranger sont des aspects abordés dans cette étude, dans

<sup>3</sup> Voir en entier l'interview donnée pour *Le Télégramme*, sur le site [http://www.letelegramme.fr/ig/dossiers/prix\\_lecteurs\\_2010/liliana-lazar-terre-des-affranchis-21-03-2010-808318.php#](http://www.letelegramme.fr/ig/dossiers/prix_lecteurs_2010/liliana-lazar-terre-des-affranchis-21-03-2010-808318.php#) (consulté le 30 avril 2015).

<sup>4</sup> L'histoire est racontée par Liliana Lazar dans la même interview donnée pour *le Télégramme*, voir le site [http://www.letelegramme.fr/ig/dossiers/prix\\_lecteurs\\_2010/liliana-lazar-terre-des-affranchis-21-03-2010-808318.php](http://www.letelegramme.fr/ig/dossiers/prix_lecteurs_2010/liliana-lazar-terre-des-affranchis-21-03-2010-808318.php) (consulté le 30 avril 2015).

<sup>5</sup> *Ibidem*.

l'essai de montrer en quelle mesure la forêt contribue au dévoilement de l'identité dans ses tréfonds.

### **Laforêt - espace de malédiction. La complicité de la nature**

La forêt a toujours été décrite dans la littérature comme un lieu sacré, vital, plein de mystère, générateur de sens divers à la fois positifs/ bienfaisants et négatifs/ malfaisants. G. Durand parle de la forêt comme d'un « centre d'intimité comme peuvent l'être la maison, la grotte ou la cathédrale », une intimité pourtant inquiétante, « fémininoïde ». Ses effets maléfiques relèvent du « régime diurne de l'image » et de « l'intimité querellée (disputée) ». <sup>6</sup> D'une manière générale, les analystes C.G. Jung, G. Bachelard, M. Eliade et G. Durand voient dans la forêt le symbole de l'inconscient. Génératrice d'angoisse et de sérénité, d'oppression et de sympathie, la forêt <sup>7</sup>, par son obscurité et son enracinement, symbolise un « véritable transcendant psychologique » <sup>8</sup>, ce qui nous fait penser à « la totalité psycho-physiologique de l'individualité humaine »: le tronc des arbres représentant l'intelligence, ses cavités intérieures les nerfs sensitifs, les branches sont les impressions, tandis que les fruits et les fleurs ne sont que les actions de l'être humain. <sup>9</sup> Lieu clos par excellence, la forêt offre à qui est en son centre toutes les possibilités d'identification. Illimitée dans son immensité, elle est, à l'image de l'âme, expansion infinie et, paradoxalement, univers restreint, enveloppant, protecteur, maternel et possibilité de condensation. On pourrait expliquer ainsi le déchaînement des gens qui cherchaient l'abri de la forêt. Il s'agit en fait du dévoilement de la partie la plus cachée de leur identité, de la partie la plus obscure ou instinctive.

La forêt est tour à tour menaçante (comme les révélations de l'inconscient ou les angoisses originelles), claire (comme la mémoire), sombre (comme le Temps archaïque), bruisante (comme l'agitation primordiale) et silencieuse (comme la profondeur insondable de l'âme). Sa végétation reproduit, par l'idée de germination, de cohésion substantielle de la vie qu'elle suscite, le cycle de l'existence : naissance, maturation, mort, transformation. De cette manière, le végétal devient le plus proche voisin du règne de la mort. Elle est « à l'origine de toute émergence biologique » <sup>10</sup>. Cette vision se confirme chez Liliana Lazar. Pour elle le bois représente plus qu'un élément du décor, c'est une entité vivante, séduisante, ayant une action semblable à la drogue. Par son rôle ambivalent, la forêt devient un abri contre les poursuites et un danger permanent, cachant les délits et les débauches, catalysant la libération de leur passion, de leurs penchants sauvages. La masse végétale, par son extravagance végétale et par la passion qu'elle inspire, mais aussi par son obscurité, peut devenir un lieu propice au crime, si on pense aux actes de Victor Luca. En contrepartie, par son épaisseur et ses ténèbres, la forêt devient angoissante, aliénante, déterminant le protagoniste à ne plus contrôler la violence qui l'habite intérieurement. « Fermée, enracinée, silencieuse, verdoyante, nue et multiple, secrète » <sup>11</sup>, la forêt conserve les traces de la vie sauvage d'autrefois, régie par les forces instinctuelles, par les besoins naturels de survivre et de se reproduire.

<sup>6</sup> G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1984, p. 281.

<sup>7</sup> Voir la signification de la forêt dans J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont/ Jupiter, 1982, p. 455-456.

<sup>8</sup> G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige/ PUF, 2001, p. 170.

<sup>9</sup> G. Durand, *op. cit.*, p. 395.

<sup>10</sup> J. Chevalier, A. Gheerbrant, *op. cit.*, p. 996.

<sup>11</sup> B. d'Astorg, *Le mythe de la dame à la licorne*, Paris, Le Seuil, 1963, p. 74.

Au cœur du bois de Slobozia, décrit dans *Terre des affranchis*, se trouve un lac surnommé *La Fosse aux Turcs*, suite à une légende selon laquelle par l'ordre du prince moldave Étienne le Grand, nombre de soldats turcs furent noyés dans cette eau, l'endroit devenant maudit. Les vieilles femmes racontaient même que « la nuit, les ossements des soldats turcs, qui depuis des siècles gisent au fond du lac, remontent lentement à la surface » (p. 13). De plus, leurs âmes tourmentées revenaient à la surface de l'eau, devenant ce que les villageois appelaient « moroi » ou « morts vivants ». Peu de gens osaient ainsi s'approcher de cet endroit et chasser les animaux qui y vivaient. Le nom du lac a changé en *La Fosse aux Lions*, en référence au prophète Daniel de l'Ancien Testament, et sa réputation a été scellée à jamais. Cette perception de l'univers aquatique est en accord avec la définition que G. Bachelard et G. Durand lui attribuent, à savoir « épiphanie du malheur du temps », « clepsydre définitive », « l'expression même de l'effroi »<sup>12</sup>. Le lac n'est pas uniquement l'expression de l'effroi, il est en même temps attirant et provocateur, un véritable endroit magique, voire initiatique, peuplé de forces bizarres qui rendent les hommes plus violents et les femmes plus passionnelles:

Seuls les adolescents montaient au lac, la nuit de préférence, pour y éprouver des sensations fortes. [...] Tous ceux qui avaient tenté l'expérience l'avaient: *La Fosse aux Lions* était un endroit magique qui communiquait des ondes à ceux qui s'en approchaient. Beaucoup de jeunes gens étaient convaincus que la proximité du lac décuplait le plaisir sexuel. Les plus téméraires plongeaient même dans *La Fosse* [...] Pour la jeunesse désœuvrée de Slobozia, *La Fosse aux Lions* représentait une forme de rite initiatique. (pp. 14-15)

Le lac est l'endroit des sortilèges: le tzigane Ismaïl, se servant du pouvoir de la végétation et de l'eau du lac, fait des incantations pour chasser les mauvais esprits et traite l'impuissance, la stérilité des villageois, rend les femmes irrésistibles aux hommes. Il connaît des secrets confiés seulement à sa complice: la forêt. Il était « la conscience secrète de Slobozia » (p. 75). En osmose avec le lac, la forêt entraîne allégoriquement le mal et pousse Victor Luca à tuer plusieurs fois. Sa première victime est un membre de sa propre famille: son père alcoolique et violent. Le crime reste caché aux autres, les circonstances que la nature crée suggérant une mort accidentelle, que personne ne semblait regretter. Un deuxième meurtre change complètement la vie du jeune de 17 ans. Amoureux en secret par Anita Vulpescu, Victor essaie de s'approcher d'elle dans la forêt, mais le refus de la fille le fait agir sans penser et il la tue. Afin d'échapper à la prison, Bœuf muet (comme on le surnomme dans le village) accepte la protection de sa mère, Ana Luca. Elle le cache dans le grenier de la maison pour une vingtaine d'années, tandis que les autorités le croyaient mort. Effrayé par ses actes, il essaie même à expier ses fautes s'impliquant à côté du prêtre du village dans la transcription des textes religieux interdits par la censure communiste. Mais les racines du mal sont profondes et les bois gardent leurs tentations. Dix-huit ans plus tard, ne résistant plus à l'attrait de la forêt, Victor Luca sort de la maison et se met à courir vers le lac. Rencontrant l'institutrice Maria Tene, qui éveille en lui une « violente pulsion sexuelle », (p. 148), il commet un nouveau meurtre. Parmi ses victimes, on peut compter aussi le vieux Vasile et le policier Simion Pop qui ont découvert l'identité de Bœuf Muet, mais qui sont mystérieusement recueillis par *La Fosse aux Lions* au sein de ses gouffres. La forêt de Slobozia acquiert alors l'image d'une forêt tombale. Le cimetière, cet espace entre la civilisation et le sauvage, entre « le raisonnable et l'instinctif, le sacré et le magique » (p. 138), devient un second décor pour les actes criminels de Victor. Risquant d'être surpris auprès du tombeau de sa mère par un

<sup>12</sup> G. Durand, *op. cit.*, p. 104.

couple d'adolescent, il les tue avec une cruauté inimaginable avant même de s'assurer que les deux jeunes l'avaient vu.

À travers le livre, la nature - endroit de malédiction pour les uns, complice pour les autres - est allégoriquement un monde « entre deux », un lien entre le réel et le fantastique, le bien et le mal, donc une véritable terre des affranchis (meurtriers, sorciers ou amants illégitimes), de dévoilement identitaire.

### **Identité et altérité**

La forêt et le village se constituent dans *Terre des affranchis* comme deux micro-univers à première vue complètement opposés l'un à l'autre. Pour les habitants, si le bois « était le lieu du sauvage, de l'animalité et des forces païennes », donc une alliée du mal et une maison pour ceux qui ne s'intégraient pas dans la communauté ou qui étaient venus d'ailleurs, Slobozia représentait tout au contraire « le monde civilisé, c'est-à-dire l'espace ordonné et christianisé » (p. 138). Cet antagonisme n'est bien sûr qu'une apparence parce que le village d'avant et d'après la chute de Ceausescu abrite lui aussi le mal sous diverses formes, plus ou moins cachées.

Le village, pris entre le bien et le mal, devient source de complots et de trahisons, ce qui explique la condamnation à laquelle sont soumis les innocents comme Daniel et le prêtre Ilie Mitran et le respect que les criminels tel Victor Luca gagnent dans la société postcommuniste. Liliana Lazar parle dans son roman des atrocités de la Sécurité, de la torture appliquée aux ennemis de l'État dans les centres de rééducation pour prisonniers politiques, du contrôle de la population par la police et par les hommes de l'église corrompus qui avaient pour mission d'identifier les ennemis du peuple. Cela parce que, malgré la censure et les privations, les églises n'ont pas été fermées pendant la dictature. Les Roumains, profondément attachés à leur religion de même qu'à leurs traditions païennes, ont trouvé dans l'Église un appui moral, une sorte de bouée de sauvetage, le seul espoir dans une vie meilleure. La révolution de décembre 1989 a représenté pour une partie d'entre eux une réponse de Dieu à leurs prières, une sorte de résurrection, un nouveau début, même si les choses n'ont pas beaucoup changé dans la vie des habitants de Slobozia.

Peu ouverts quand même au changement et réinterprétant d'une manière personnelle la démocratie, les villageois sont réticents vis-à-vis des étrangers comme Daniel - qui arrive dans leur communauté et s'installe près de *La Fosse aux Lions* afin de mener une vie d'ermite, de marginal. Peu de temps après son arrivée, l'institutrice Maria Tene et deux adolescents disparaissent. Implicitement, les crimes sont associés au nouveau venu. Ion Fatu, un prêtre corrompu, manipule le peuple à croire dans la culpabilité de l'ermite:

-Frères et sœurs, une grande calamité s'est abattue sur notre communauté. D'étranges disparitions nous plongent dans l'angoisse. Le Mal est là. Nous l'avons laissé entrer et désormais il se cache parmi nous. [...] le Démon vit au fond de ces bois, tapi à l'ombre des arbres. [...] Qui à Slobozia aurait la cruauté d'enlever nos propres enfants ? Un étranger ! Voilà le coupable ! [...]

- Oui, c'est donc bien le marginal qui vit près de La Fosse aux Lions ! lança un premier. Celui qu'on appelle Daniel. (pp. 186-187)

L'exclamation d'un des habitants de Slobozia « Un étranger ! Voilà le coupable ! » définit le mieux la complicité des villageois, leur relation avec l'altérité. Sans lui offrir la chance d'un procès, les paysans appliquent leur propre loi, celle de leur conscience et décident de noyer

dans le lac l'étranger Daniel, ce « tueur du fond des bois ». Le contact avec l'altérité a permis aux habitants fort croyants de révéler leur vraie identité, leur cruauté, leur haine.

Bœuf muet est ainsi sauvé et peut sortir de l'isolement pour se réintégrer dans la communauté. C'est ce qu'il réussit d'ailleurs sans trop d'effort après une période de temps passée dans un hôpital psychiatrique. Il devient une victime du communiste, un héros de la démocratie, auteur du journal *La Rédemption de Victor Luca* (qui appartenait en réalité à Daniel), presque un saint. Tout le monde l'accepte, il est finalement l'un des leurs.

On pourrait se demander à la fin du livre de quoi les personnages sont-ils finalement affranchis. Beaucoup de lecteurs verront dans la chute de Ceausescu la grande libération du peuple roumain. C'est juste, mais pour Liliana Lazăr, la première libération est d'abord intérieure et personnelle. C'est celle qui affranchit les gens de leurs chaînes obscures, des liens qui remontent à leur inconscient. Les autres formes de libération (politique, économique) viennent après. Regardons un peu la situation de Victor Luca : après la Révolution ses crimes sont amnistiés, il retrouve la liberté de ses mouvements mais il reste enchaîné à ses pulsions. La fin du roman reste ainsi ouverte, laissant les lecteurs s'imaginer les atrocités qui suivront dans la vie de Victor Luca:

Une fois de plus, Victor échappait au jugement des hommes. Le Diable pouvait bien s'en réjouir. Il savait qu'une nouvelle vie commençait pour lui » en se réfugiant dans un monastère. « S'il avait survécu vingt ans, reclus dans cette mesure [la maison natale], il pouvait bien survivre vingt ans de plus, caché dans ce monastère. Pourtant il sentait que, tôt ou tard, une irrésistible envie de sortir s'emparerait de lui. [...] Il se connaissait et savait qu'il ne pourrait pas longtemps résister à ses pulsions. Aussi, implorant Dieu, se répétait-il en lui-même: *Doamne*, fais que ces soirs-là, au fond des bois, je ne croise personne... (p. 237)

Liliana Lazăr s'est proposée et a réussi à ériger son roman en illustration d'une Roumanie habitée d'êtres simples, vulnérables et instinctifs, à la recherche d'une liberté intérieure vouée à faire surgir les côtés les plus sombres de l'identité humaine.

### Bibliographie

Astorg (d'), Bertrand, *Le mythe de la dame à la licorne*, Paris, Le Seuil, 1963.

Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige/ PUF, 2001.

Chevalier, Jean, Gheerbrant, Alain, *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont/ Jupiter, 1982.

Durand, Gilbert, *Structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1984.

Lazăr, Liliana, *Terre des affranchis*, Montfort-en-Chalosse, Gaïa, 2009.

### Sitographie

Adamo, Gania, *Liliana Lazăr: Le français m'a appris à vivre et à être*, 15 oct. 2010, <http://www.swissinfo.ch/fr/liliana-lazar--le-fran%C3%A7ais-m-a-appris-%C3%A0-vivre-et-%C3%A0-%C3%AAtre/28552402>.

*Le Télégramme*, [http://www.letelegramme.fr/ig/dossiers/prix\\_lecteurs\\_2010/liliana-lazar-terre-des-affranchis-21-03-2010-808318.php](http://www.letelegramme.fr/ig/dossiers/prix_lecteurs_2010/liliana-lazar-terre-des-affranchis-21-03-2010-808318.php).

L'article est réalisé dans le cadre du Projet « Idées » 2011/ n° 218, *L'espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine*, financé par CNCS-UEFISCDI.